

Juillet 1914 : « Ils ont tué Jaurès ! »

Seul contre tous, le député socialiste Jean Jaurès, 54 ans, persiste encore, dans les ministères et les colonnes de « L'Humanité », à empêcher une guerre que toute l'Europe veut. « Vous serez tué au premier coin de rue » l'avertit un ministre.

Ce vendredi 31 juillet 1914 à l'heure du déjeuner, Jean Jaurès sort du bureau d'Abel Ferry, sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères. Le député socialiste de Carmaux avait demandé un rendez-vous à son ami René Viviani, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères. Mais Viviani reçoit depuis le matin l'ambassadeur d'Allemagne, Von Schoen. Va pour le neveu du grand Jules Ferry. Jaurès lui expose ses craintes après les nouvelles

du matin parvenues à la rédaction de *L'Humanité*, qu'il dirige : l'Autriche mobilise troupes et réservistes, l'Allemagne se déclare prête à la soutenir face aux Russes.

« Les maires ont les instructions des préfets de se tenir prêts à distribuer les ordres de réquisition en voiture ou à cheval », lui répond Ferry. Témoin de l'entretien, le rédacteur en chef de *L'Humanité*, Pierre Renaudel, raconte la colère de son patron « qui tire sur sa barbe et hausse le ton comme sur une tribune face aux mineurs du Tarn ». Jaurès menace d'un éditorial pour dénoncer « ce gouvernement de va-t-en-guerre inconscients et ces ministres à la tête folle ».

Selon Renaudel, placide et incrédule, d'un ton sans la moindre menace, Abel Ferry lui répond : « Mais mon pauvre Jaurès, on vous tuera au premier coin de rue. » Le café du Croissant se trouve précisément au coin de la rue du même nom. À l'angle de la rue Montmartre, près de la Bourse, en 1914 comme aujourd'hui, où



Au café du Croissant à Paris, un vrai lieu de pèlerinage. Photo P.J.

■ Raoul Villain a été acquitté du crime

En 1914, Raoul Villain, l'assassin de Jaurès, né à Reims en 1887, est étudiant en archéologie à l'École du Louvre. Ce jeune homme pas très équilibré est membre du Sillon et de la ligue des jeunes amis de l'Alsace-Lorraine, des associations d'étudiants ultranationalistes et anti-allemandes. Il fait une obsession sur Jaurès, à qui il reproche d'abolir les trois ans du service militaire. Étrange car Villain a été réformé. En tout cas, l'enquête prouvera qu'il a préparé l'assassinat de longue date, épiant Jaurès entre l'Assemblée et *L'Humanité* pour observer ses allées venues, repérant les cafés qu'il fréquente. Le procès n'a lieu qu'en 1919 aux Assises à Paris (Villain passe la guerre en prison). À la barre, Raoul Villain assume, demande pardon à la famille Jaurès. Mais dans un contexte de patriotisme exacerbé, ses avocats, membres déclarés de groupes d'extrême droite, font le procès de... Jaurès, le traître à la Nation. Villain est acquitté par onze voix contre une. Il change de nom, est impliqué dans un trafic de monnaie (relaxé !) puis devient croupier à Dantzig, avant de s'exiler à Ibiza, où il se lie d'amitié avec les héritiers Gauguin. En 1936, accusé d'être un agent franquiste, il est fusillé en pleine guerre civile par les Républicains.

le midi, courtiers et traders avalent salade feta et ongles à l'échalote de la formule du jour à 12,50 euros. « Jaurès était assis là, dos à la fenêtre. Il est tombé là », indique Johan, le serveur, en désignant une mosaïque sur le sol. Il nettoie tous les matins la vitrine dans laquelle figurent, tels des ex-voto visités régulièrement par des militants socialistes de toute l'Europe, un buste, des portraits et les unes de *L'Humanité* des 31 juillet et 1^{er} août 1914. Le siège du journal de Jaurès est à deux pas. La presse parisienne y a pris ses habitudes en 1914.

Il vient de terminer son dernier article

Ce 31 juillet à 21 h 15, la fenêtre est ouverte sur la touffeur de la soirée parisienne quand le directeur et ses collaborateurs prennent place sur les banquettes en moleskine. Ils ont écrit, modifié, relu, dicté les textes mais pas encore envoyé le bon à tirer à l'imprimerie. Ultime appel à la paix, vibrant de conviction, dramatisant les conséquences d'une

guerre. En tant que directeur, Jaurès a lui-même signé toute la première page. Il a repris les formules de son dernier discours, prononcé le 25 juillet à Lyon. « On mange vite de la charcuterie et des salades, on a plus souffert que faim. On discute encore et encore de cette guerre qui arrive », raconte Renaudel. Le groupe n'a pas vu qu'un jeune homme les a suivis depuis le journal.

21 h 40 : retrouvant le sourire, Jaurès regarde la photo d'une petite fille que montre un nommé Dolié, invité à la table où il compte des amis. À cet instant, deux détonations claquent au bout d'un pistolet tendu par la fenêtre. Il n'a pas manqué son coup, le tireur. Une balle dans la tête, par-dessus, à bout portant. Le sang gicle, Renaudel éponge, Jaurès s'effondre. Ses amis l'allongent sur la table. On hèle un médecin des environs. Dans la rue, un typographe de *L'Humanité* s'est jeté sur l'assassin, le plaque au sol. Une femme hurle dans le café « Ils ont tué Jaurès ! ». La guerre peut commencer.

Pascal Jalabert